



ÉLOGE DE M. PITOT.

HENRI PITOT, Chevalier de l'Ordre du Roi, Pensionnaire-vétéran de cette Académie, Membre de la Société Royale de Londres, de celles de Lyon & de Montpellier; Censeur Royal, & ancien Directeur du canal Royal de Languedoc, naquit à Aramont, diocèse d'Uzès en Languedoc, le 3 Mai 1695, d'Antoine Pitot, Écuyer, & de Jeanne Julien, d'une famille noble de Beaucaire.

On lui fit commencer ses études de bonne heure, mais inutilement; jamais enfant ne s'y montra moins propre, remontrances, exhortations, châtimens même, tout fut inutile, il fallut céder à l'extrême répugnance qu'il témoignoit pour ce genre d'occupation; il prit le parti des armes, suivit un de ses frères, Officier au régiment de Marcellin & se dédommagea par la vie la plus dissipée de l'espèce de régularité que les études avoient prétendu exiger de lui.

Le moment auquel il devoit changer de façon de vivre, n'étoit cependant pas fort éloigné: ce que les exhortations les plus pathétiques n'avoient pu gagner sur lui, fut l'ouvrage d'un seul reproche de son père dans un des voyages qu'il fit à Aramont: il lui dit qu'il ne seroit jamais qu'un inutile & qu'un ignorant; ce reproche le piqua d'autant plus qu'il ne pouvoit se cacher à lui-même qu'il l'avoit bien mérité. Il se proposa dès ce moment de réparer le temps qu'il avoit si mal-à-propos perdu & se mit à lire une histoire Romaine écrite en vieux françois, l'Ancien Testament, l'histoire de France de Mézerai, l'Histoire poétique du P. Gauteur & les Métamorphoses d'Ovide, de la traduction de du Ryer. Ces livres, les premiers qui se trouvèrent sous sa main, furent comme la nuance par laquelle il passa, de l'ignorance volontaire dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors, à l'amour des hautes Sciences auquel il étoit destiné.

Jusque-là M. Pitot n'avoit agi que par l'impression qu'avoit fait sur lui le reproche de son père, le goût n'avoit eu aucune

part à ses études; bientôt un heureux hasard le fit naître & développa tous ses talens.

Étant un jour à Grenoble où il étoit allé avec son frère, il vit en passant, sur la boutique d'un libraire, un vieux livre de Géométrie; les figures, dont cet ouvrage étoit rempli, piquèrent sa curiosité: il l'acheta, l'emporta chez lui & se mit à le déchiffrer.

Cette lecture lui fit en un instant connoître ou plutôt sentir ses talens, bientôt le goût des Mathématiques devint une passion à laquelle toutes les autres furent sacrifiées; il renonça entièrement à tous les amusemens qui avoient égaré sa jeunesse & ne connut plus d'autre plaisir que celui de méditer jour & nuit dans la retraite & dans le silence sur les vérités Géométriques.

Il n'avoit cependant alors presque d'autres secours que son génie; Henrion, le P. de Chales, & quelques autres Traités élémentaires, composoient en ce genre toute sa bibliothèque.

Malgré ce défaut de livres & d'un maître qui pût l'aider & le conduire dans ses recherches, on auroit peine à croire jusqu'où il étoit parvenu: à l'aide de quelques livres qu'on lui prêta, il avoit su pénétrer jusqu'aux sources de la haute Géométrie & aux mystères du Calcul différentiel & intégral; il avoit fait plus, il avoit osé porté son vol jusque dans le ciel, & s'étoit mis assez au fait des principes de l'Astronomie, pour pouvoir prédire la fameuse éclipse de Soleil de 1724.

Le goût de M. Pitot pour l'Astronomie ne fut pas exempt de contradictions: une tour qui se trouvoit dans la maison paternelle étoit devenue entre ses mains un observatoire; il l'avoit meublée de sphères, d'astrolabes & d'autres instrumens de cette espèce, la plupart de sa façon, & il y passoit la plus grande partie des nuits à observer les astres: c'en fut assez pour lui donner dans le pays, la réputation d'astrologue & presque de magicien. La piété plus vive qu'éclairée de ses deux sœurs, en fut alarmée; on ne pouvoit, selon elles, prédire des Éclipses par les seules lumières naturelles. Elles entrèrent un jour dans l'observatoire, brisèrent en sa présence sphères, astrolabes, cartes célestes qu'elles regardoient comme des instrumens magiques, & déchirèrent tous les calculs & toutes les figures qui leur parurent un
vrai

vrai grimoire. Les sœurs de M. Manfredi l'aideroient dans les calculs & dans les observations, celles-ci vouloient anéantir jusqu'au moindre vestige des travaux de leur frère.

Cette espèce de persécution ne dura cependant pas, le jeune Pitot avoit tracé quelques cadrans qui se trouvèrent très-bons, c'en fut assez pour faire comprendre au père que les études de son fils avoient un fondement solide; il lui rendit toute sa tendresse & voulut s'assurer des progrès qu'il avoit faits dans les Sciences.

Il y avoit alors à Uzès un Chanoine nommé M. l'abbé Cabol, qui passoit pour un grand Mathématicien; ce fut à lui qu'il envoya son fils. Le jeune homme parut en tremblant devant ce redoutable juge: il avoit cependant lieu d'être plus tranquille; l'examineur avoua de bonne foi que M. Pitot en savoit plus que lui; & le résultat de l'examen fut une lettre que l'abbé Cabol écrivit à son père pour l'engager à faire faire à son fils le voyage de Paris, que le jeune homme desiroit de faire depuis longtemps, comptant bien y trouver des ressources dont il sentoît toute la nécessité.

Son attente ne fut pas trompée; il partit en Septembre 1718; & peu de temps après son arrivée à Paris, M.^{le} d'Aramont, sa parente, le présenta à feu M. de Reaumur. Cet illustre Académicien, qui se faisoit un plaisir d'encourager les jeunes gens dans lesquels il remarquoit des talens, n'eut pas de peine à reconnoître ceux de M. Pitot, & n'hésita pas à lui procurer les moyens de les cultiver.

Le jeune homme encore plein du succès de son examen, se croyoit au rang des grands Mathématiciens, & fut bien surpris quand M. de Reaumur lui fit voir l'étendue de la carrière qui lui restoit encore à parcourir. Cette longue perspective ne le rebuta point, & bien loin de le décourager, elle redoubla son ardeur pour le travail; M. de Reaumur lui promit de l'aider de ses conseils, & lui permit de disposer de sa bibliothèque; il y trouva les Œuvres de Descartes, de Leibnitz, de Newton, de Bernoulli, du Marquis de l'Hôpital, & plusieurs autres excellens Ouvrages qu'il ne connoissoit presque que de nom. Il les lut avec avidité, & passa de-là aux Mémoires de cette Académie qui,

comme on juge bien, faisoient partie de la bibliothèque de M. de Reaumur, & qu'il étoit alors en état de parcourir avec utilité.

Les travaux de M. Pitot n'avoient encore servi qu'à satisfaire le goût qu'il avoit pour les Sciences; il étoit temps qu'il commençât à en tirer quelque utilité. L'Académie avoit confié la conduite de son Laboratoire de Chimie à M. de Reaumur, & celui-ci se servoit toujours du petit revenu qui y est attaché pour employer quelque jeune homme dont il connoissoit les talens, & qu'il formoit pour l'Académie. Cette place étant devenue vacante en 1723, M. de Reaumur l'offrit à M. Pitot: il n'ignoroit pas combien le genre d'étude auquel ce jeune homme s'étoit livré étoit éloigné de cette nouvelle occupation; mais il connoissoit l'étendue de son esprit, & il étoit bien persuadé qu'un ouvrage même de Chimie gagne à être fait par les mains d'un homme qui y porte l'exactitude & la précision géométrique. M. Pitot devint donc Chimiste, mais sans cesser d'être Mathématicien; & cette nouvelle occupation ne fut pour lui qu'une espèce de diversion, qui le dédommageoit de la sécheresse du calcul.

Les études multipliées de M. Pitot l'approchoient de l'Académie, & il ne desiroit rien plus que d'en être & d'y consacrer ses veilles & ses soins au bien de l'humanité. Ses vœux furent enfin accomplis, & après avoir fait preuve de sa capacité par quatre Mémoires qui méritèrent les éloges de l'Académie; il y obtint, le 14 Juin 1724, la place d'Adjoint - Mécanicien, vacante par la promotion de M. de Beaufort à celle d'Associé.

Il ne tarda pas à justifier le choix de l'Académie, & à faire voir ce qu'elle pouvoit attendre de lui comme Mathématicien & comme Physicien; il lut cette même année un Mémoire, dans lequel il donne la quadrature de la moitié d'une courbe connue sous le nom de *la compagne de la cycloïde*; quadrature d'autant plus singulière, que l'aire de cette courbe est formée d'arcs de cercles, qui jusqu'ici n'ont pas été rectifiables; & il donna, l'année suivante, une démonstration de quelques propriétés élémentaires des Polygones circonscrits au cercle.

Dans la même année (1724) il accompagna M. de Reaumur dans un voyage qu'il fit à Cosne, pour visiter les forges & les

fournéaux du Nivernois. Ce voyage pensa lui coûter la vie; il tomba dangereusement malade à Nevers; cet accident interrompit les observations; mais le retour de sa santé ne fut employé qu'à faire avec M. de Reaumur une infinité de recherches & d'expériences sur le Fer fondu, sur la Porcelaine, sur les différentes sortes de Vernis, & à préparer une nombreuse collection de matériaux pour l'Histoire des Arts, que l'Académie se proposoit dès-lors de publier comme un des plus beaux monumens qu'elle pût élever à la gloire de l'Industrie humaine, & comme une des plus grandes marques qu'elle pût donner de son zèle pour le bien public.

De retour à Paris, M. Pitot reprit le cours ordinaire de ses occupations. La place qu'il occupoit alors étoit, comme nous l'avons dit, une place d'Adjoint-Mécanicien; c'en fut assez pour l'engager à tourner ses vues vers la Mécanique, & non-seulement sur la partie théorique & abstraite de cette Science, mais sur la pénible application de ses principes aux machines où le physique qui s'y mêle entraîne à chaque pas des exceptions à presque toutes les règles, & demande des efforts de génie & des attentions continuelles pour n'être pas trompé dans l'exécution. Les Sciences qui exigent ces sortes de ressources sont peut-être de toutes les plus difficiles à manier.

Le premier Mémoire sur ce sujet, qu'il lut en 1725, avoit pour objet les Machines mues par l'eau: il n'est que trop ordinaire que les Machinistes se trompent sur l'effet des machines qu'ils inventent, sur-tout dans le cas dont il s'agit. C'est à les mettre au fait des principes sur lesquels est fondé le calcul de l'effet de ces machines qu'est destiné le Mémoire de M. Pitot. La vitesse de l'eau, celle qu'elle communique aux aubes qui fuient devant elles, la grandeur de ces dernières, leur rayon, la résistance de l'eau aux bateaux qui remontent par la force même du courant, les différences essentielles qui peuvent se trouver dans ces sortes de machines, tout y est discuté & examiné; il se trouve même que ces formules peuvent s'appliquer aux machines mues par le vent, en introduisant seulement une plus grande vitesse, & ayant égard à l'obliquité des ailes de ces sortes de machines.

Dans le courant de l'année 1726, M. Pitot lut à l'Académie le résultat d'un travail qu'il avoit fait sur la force qu'on doit donner aux ceintres d'une charpente, qui servent à soutenir les voûtes, les arches des ponts, les ceintres des portes & les autres ouvrages de cette espèce pendant leur construction.

Pour peu qu'on connoisse ce que c'est qu'une voûte, on sait qu'elle ne peut se soutenir que lorsqu'elle est absolument fermée; & que les pierres les plus hautes, qu'on nomme *clefs*, ont été mises en place; jusque-là les pierres qui la composent doivent être soutenues sur un bâtis de charpente qu'on nomme *ceintre*, & qu'on ôte lorsque l'ouvrage est achevé. Nous ne nous arrêterons pas davantage à décrire cette manœuvre, dont M. Perronet, de cette Académie, a rendu le public témoin, dans le beau Pont qu'il vient de faire construire à Neuilly, près de cette capitale; nous dirons seulement qu'il étoit plus d'une fois arrivé que ces ceintres avoient manqué & avoient entraîné la ruine de l'édifice & la perte des ouvriers. C'étoit à cet inconvénient que M. Pitot avoit voulu remédier par son Mémoire: il y donne la manière de tracer facilement les courbes des arcs surbaissés; d'évaluer le poids que les ceintres & chacune de leurs parties auront à supporter, la résistance des pièces de bois, & la coupe nécessaire pour leur donner, par leur position, un ensemble duquel résulte la plus grande force possible, relativement au poids qu'elles auront à supporter. En un mot, il n'omet rien de ce qui peut concourir à cet important objet. C'étoit des secours qu'il se préparoit dès-lors pour les belles constructions en ce genre, qu'il a depuis fait exécuter.

Ces travaux ne pouvoient manquer de lui concilier l'estime de l'Académie; elle trouva, en 1727, l'occasion de lui en donner des marques: il vaqua cette année une place d'Associé-Mécanicien; & elle lui fut déferée tout d'une voix: feu M. le Cardinal de Fleury, qui présidoit à cette Assemblée, lui fit en sortant compliment sur cette flatteuse unanimité de suffrages.

Il donna, cette même année, un Mémoire qui contenoit les Loix générales des impulsions obliques des fluides en mouvement contre une surface plane. On savoit depuis long-temps que dans

tous les chocs obliques, la force se décomposoit en deux parties, l'une parallèle à la surface choquée, qui étoit sans effet; & l'autre, perpendiculaire à cette surface, & qui agissoit sur elle. M. Pitot va plus loin, il décompose encore cette partie utile de la force; toutes les fois que le corps choqué ne peut pas suivre sa direction, cè qui est le cas le plus ordinaire, & ce principe exprimé par une seule équation du second degré s'applique sans peine à une infinité de cas, qui sembleroient être absolument isolés, & devoir être examinés chacun en particulier.

L'année suivante vit éclore un travail d'un autre genre, un Mémoire qu'il lut à l'Académie, sur le rapport de la solidité des corps à leur surface. On n'ignoroit pas que les grands corps n'ont pas à beaucoup près autant de surface que les petits, à raison de leur solidité, mais la loi de l'accroissement de cette différence n'avoit pas encore été suffisamment déterminée; M. Pitot la donne si simple & si facile à reconnoître, qu'il est étonnant qu'elle eût pu jusque-là échapper aux yeux & aux recherches des Géomètres. Il en résulte cet étrange paradoxe, confirmé cependant par l'expérience; qu'un bloc de marbre que la plus violente tempête ne pourroit seulement ébranler, peut être enlevé par un vent à peine sensible, si on le réduit en poudre très-fine, la surface des grains de cette poudre devenant alors comme infinie à l'égard de leur solidité.

Ce Mémoire, qui n'étoit qu'une pure recherche de Géométrie, avoit écarté pour quelque temps M. Pitot de ses travaux sur la Mécanique & sur l'Hydraulique, il les reprit, & donna dès l'année suivante une suite de recherches en deux Mémoires sur les aubes des roues qui doivent être mues par un courant d'eau: les principes qui servent à déterminer le nombre des aubes, leur grandeur, leur position, la quantité dont elles doivent être plongées, & à évaluer le degré de force qu'elles ont dans tous ces différens cas y sont discutés avec la plus scrupuleuse exactitude; & en suivant exactement les principes de M. Pitot on sera presque assuré d'éviter toute erreur en cette matière. Ce n'auroit été remplir qu'imparfaitement l'objet qu'il avoit en vue que de donner simplement les moyens de déterminer l'action de l'eau sur les roues des machines, s'il n'avoit aussi donné les moyens de connoître

& d'évaluer cette action, ce fut ce qui le détermina à donner en 1730 un Mémoire sur le mouvement des eaux.

Les fameuses recherches de Galilée avoient appris depuis longtemps que l'eau qui étant tombée d'une hauteur donnée, coule ensuite horizontalement, prend une vitesse dont le carré est égal au produit de la hauteur dont elle est tombée, multiplié par 56. Cette proposition étoit vraie, mais on en avoit déduit une assertion qui ne l'étoit qu'en partie. On en concluait que la quantité d'eau coulante augmentoit en même raison que la vitesse, & c'est ce qui n'est vrai que tant que l'eau coule dans un tuyau, parce qu'elle s'y meut uniformément & ne peut couler plus vite sans qu'il en passe davantage; au lieu que dans le cas où elle est libre l'augmentation de la vitesse n'influe en rien sur la quantité; erreur qui pouvoit être de la plus grande conséquence en cette matière. Il applique ensuite cette même théorie aux rivières, & explique par son moyen les phénomènes les plus singuliers du mouvement de leurs eaux.

Il auroit été bien difficile que tant de recherches sur le mouvement des fluides & sur celui des corps qui en sont choqués, soit directement, soit obliquement, n'eussent pas tourné les regards de M. Pitot vers la manœuvre des Vaisseaux, qui n'est qu'une application continuelle des mêmes principes; il travailla en effet sur cette importante matière, & le fruit de son travail fut la Théorie de la manœuvre des Vaisseaux qui parut en 1731; il y examine tout ce qui peut avoir rapport au mouvement du Vaisseau; la vitesse absolue du vent, son angle d'incidence sur les voiles, la grandeur des voiles, & la quantité qu'en porte le Navire, sa figure, ou plutôt celle de sa proue qui influe prodigieusement sur la résistance de l'eau, l'angle de la route avec la direction du vent, la dérive ou le chemin que le Vaisseau fait latéralement dès que le vent est oblique à la route, l'action du gouvernail, tout y est discuté avec le plus grand détail; mais ce qui caractérise principalement cet ouvrage, c'est le grand nombre de Tables qui donnent aux Pilotes, presque sans aucun calcul, toutes les déterminations dont ils peuvent avoir besoin. Ce livre fut extrêmement goûté des Marins, & les Anglois, bons

juges en pareille matière, le firent traduire en leur langue & en récompensèrent l'Auteur en lui accordant une place dans la Société Royale.

L'examen qu'avoit fait M. Pitot des différentes manières de mesurer le sillage du Navire, où, ce qui revient au même, la vitesse des eaux courantes ne lui avoit rien offert qui pût le satisfaire. Il imagina pour cet effet un instrument si simple, qu'il fut long-temps à se persuader qu'il n'eût pas été prévenu sur cet article; il ne consiste qu'en un seul tuyau de verre, recourbé par en bas à angle droit, & dont l'embouchure forme une espèce de pavillon. Il est clair que si l'on plonge ce tuyau dans une eau dormante, l'eau ne s'élèvera que jusqu'à son niveau; mais si on le plonge dans une eau courante, de manière que son pavillon soit opposé à la direction du courant, l'eau s'élèvera dans le tuyau au-dessus de son niveau, & s'y élèvera d'autant plus que le courant sera plus vif. Il donna, en 1732, la description de cet instrument, la manière de le construire, celle de le graduer, & les différentes applications qu'on en pouvoit faire, soit à la recherche de la vitesse des eaux courantes, soit à celle du sillage des Vaisseaux.

La question de la Figure de la Terre, suspendit en 1733 les travaux Mécaniques & Hydrauliques de M. Pitot, elle lui fit faire une petite diversion vers l'Astronomie. Il avoit été question dans l'Académie de déterminer la courbe formée sur la surface de la Terre, par la section d'un plan donné de position. M. Pitot se proposa le Problème dans la plus grande généralité; c'est-à-dire pour tous les sphéroïdes & les conoïdes quelconques, & se rabattant ensuite sur ceux qui sont produits par les sections coniques, il fit voir que dans le paraboloides les sections parallèles à l'axe forment des paraboles égales & semblables à la parabole génératrice, & les sections non parallèles, des ellipses; que dans l'ellipsoïde toutes les sections devenoient des ellipses, avec cette seule différence, que celles qui étoient parallèles à l'axe en formoient de semblables à l'ellipse génératrice; que dans l'hyperboloides les sections parallèles à l'axe donnent des hyperboles semblables à l'hyperbole génératrice; toutes celles qui sont parallèles

aux asymptotes, des paraboles; & qu'enfin, entre celles qui sont obliques aux asymptotes, celles qui les coupent, toutes deux forment des ellipses, & celles qui n'en coupent qu'une, des hyperboles.

Cette recherche avoit vraisemblablement réveillé chez M. Pitot le goût qu'il avoit autrefois eu pour l'Astronomie, car il donna la même année une solution si simple du fameux problème de Képler, que le calcul s'en exécute presque avec le seul secours des logarithmes, & l'année suivante il donna la solution du problème géodésique, au moyen duquel on détermine le point d'où l'on verra quatre points donnés sous des angles égaux.

Cette même année 1733 fut marquée par un évènement Académique trop honorable à M. Pitot pour être passé sous silence: l'âge & les infirmités de M. de Lagny l'ayant déterminé à demander la vétérance, la place de Pensionnaire - Géomètre qu'occupoit ce savant Analyste fut déferée à M. Pitot par le choix du Roi & celui de l'Académie.

Aussi-tôt après, M. Pitot retourna à ses travaux Mécaniques & Hydrauliques, & ce retour fut entier; car, à l'exception d'un seul problème Astronomique dont il donna la solution en 1736, on ne l'a plus vu désormais occupé dans l'Académie d'autres objets.

Le premier travail de ce genre qu'il donna fut sa belle Théorie des Pompes, dont il lut la première Partie en 1735, & la seconde en 1739. On desiroit depuis long-temps un pareil Ouvrage, & cela avec d'autant plus de fondement que les pompes sont peut-être, de toutes les machines Hydrauliques, celles dont on fait le plus d'usage. M. Pitot, dont le talent étoit de tout analyser, & de tout réduire aux premiers principes, n'a pas manqué d'y rappeler les pompes. Le jeu des pistons, celui des soupapes & leurs diamètres, la grosseur des tuyaux, la vitesse imprimée à l'eau, la hauteur à laquelle elle doit être élevée, tout y est rappelé à des principes si clairs que le calcul devient d'une facilité & d'une simplicité surprenantes, & que ces deux Mémoires sont un guide assuré pour ceux qui voudront à l'avenir faire construire de ces sortes de machines.

Il traita de la même manière, en 1736, une autre machine
Hydraulique,

Hydraulique, la vis d'Archimède. On fait que cette singulière machine est composée d'un tuyau roulé en pas de vis sur un cylindre incliné, & dans lequel, au moyen de sa rotation, l'eau monte réellement en descendant toujours. Ce paradoxe Hydraulique étoit connu de tout le monde, mais personne ne s'étoit encore avisé de rappeler cette ingénieuse machine au calcul, ni d'en discuter les effets; M. Pitot répara cette omission, & non-seulement il rendit raison de l'élévation de l'eau dans cette machine; mais encore il donna le moyen d'en évaluer le produit & d'éviter d'être trompé dans les résultats.

Une machine proposée pour fournir de l'eau à la ville de Paris, & qui devoit, disoit-on en élever dix mille muids en vingt-quatre heures, à cent trente pieds de hauteur, avec une force médiocre, engagea M. Pitot à rassembler dans un Mémoire qu'il lut en 1737, les principes qui doivent servir à déterminer l'effet d'une machine proposée, & par l'application qu'il en fit à la machine en question, il se trouva que pour lui faire produire l'effet qu'on s'en promettoit il auroit fallu lui appliquer la force d'environ quinze cents hommes, ou de deux cents chevaux. On juge bien que d'après ce calcul la machine ne fut pas exécutée. Mais l'Académie crut, avec d'autant plus de raison, devoir publier ce Mémoire, qu'il n'arrive que trop souvent que des Inventeurs s'entêtent de leurs idées, & que le calcul très-simple de M. Pitot peut aisément apprendre à ceux qui voudront s'en servir ce qu'ils ont à attendre de leurs machines, & souvent leur épargner bien des frais & bien des tentatives inutiles; on ne peut être trop armé contre la séduction.

Il donna encore en 1739, un dernier Mémoire d'Hydraulique; il y est question de la jonction des rivières, & de l'altération que cette jonction doit produire dans le mouvement de leurs eaux: cette matière y est rappelée au calcul, & ce qu'il y a de singulier c'est que ce calcul semble s'écarter en quelques points de l'expérience. Mais M. Pitot fait voir que cette différence ne vient que de ce que le calcul n'a aucun égard à un grand nombre de causes physiques qui compliquent les effets & altèrent les résultats du calcul dans lequel elles ne sont pas entrées.

Hist. 1771.

V.

Jusqu'ici nous n'avons considéré M. Pitot que comme un savant & laborieux Académicien ; nous devons même ajouter que personne n'étoit plus souvent que lui chargé de l'examen des Mémoires, des Machines, des projets qu'on présente journellement à l'Académie, ou qui y sont journellement renvoyés. Nous allons présentement le voir sous un nouveau point de vue, & le considérer comme un Académicien citoyen, & consacrant à l'utilité de ses compatriotes, les lumières qu'il avoit acquises dans la Capitale & dans l'Académie.

Les États généraux du Languedoc invitèrent en 1740, M. Pitot à venir faire la vérification d'un projet proposé pour le dessèchement des marais du bas Languedoc. Il accepta l'offre ; peut-être entroit-il dans cette acceptation un peu du desir très-légitime de revoir son père & sa patrie qu'il avoit quittés il y avoit vingt-deux ans. Il fit, avec un travail immense, la vérification proposée, & ne revint à Paris qu'après avoir ordonné les ouvrages nécessaires, & pourvu à la salubrité d'un grand nombre de villes & de villages que les vapeurs des eaux croupissantes dépeuploient par les maladies mortelles qu'elles y causoient, & qui n'y ont pas reparu depuis. Il rendit compte de tout ce travail à l'Académie, dans deux Mémoires qu'elle a publiés en 1741 & en 1746.

Le succès des opérations de M. Pitot, engagea les États à lui proposer de venir se fixer dans la province, & d'accepter la direction des travaux publics d'une des trois Sénéchaussées, & celle du Canal royal de Languedoc. Quelque flatteuse que fût cette proposition, M. Pitot hérita quelque temps à l'accepter ; son attachement pour l'Académie, les amis que son mérite lui avoit faits ici, dans le nombre desquels il nous est permis de compter l'illustre Maréchal de Saxe qui l'honoroit de sa confiance, étoient autant de liens qui l'attachoient à Paris & qui lui coûtoient à rompre. Cependant l'amour de la patrie l'emporta. Il est d'usage, & c'est même un des articles du règlement de l'Académie, que tout Pensionnaire qui prend une résidence hors de Paris, perde sa pension. Cependant, sur la représentation que fit au Roi M. le Chancelier d'Aguesseau, qu'il n'étoit pas juste que M. Pitot

fût en quelque sorte puni, parce qu'il alloit servir dans un autre endroit du Royaume, une partie de sa pension lui fut conservée, & il en a joui jusqu'à sa mort. Il demanda donc la vétéranee, & l'ayant obtenue il partit pour le Languedoc, & y fixa son séjour à Montpellier. Peut-être entroit-il pour quelque chose dans le choix qu'il fit de cette ville, d'y trouver une Académie florissante.

Les bornes prescrites à cet Éloge ne nous permettent de rappeler ici que très-sommairement, les différens monumens consacrés par M. Pitot, à l'utilité publique pendant près de trente ans qu'il a dirigé les travaux de la province.

Personne, je crois, n'ignore que les Romains avoient construit un pont aqueduc sur la rivière du Gardon, pour conduire à l'amphithéâtre de Nîmes, les eaux d'une source située près d'Uzès. Les restes de ce pont connu sous le nom de pont du Gard, sont encore aujourd'hui l'objet de la curiosité des voyageurs. La province ayant décidé de faire bâtir un pont sur cette rivière, M. Pitot l'adossa au pont du Gard. Ce pont est aussi beau & aussi grand que le pont-royal. On le nomme le nouveau pont du Gard, mais les habitans du pays le nomment le *pont Pitot*: honneur bien dû à ceux qui consacrent leur temps & leurs soins à ces utiles constructions, & deviennent par-là les bienfaiteurs du commerce & de l'humanité.

Nous ne faisons qu'indiquer ici trois autres ponts qu'il a fait construire. Le premier de cinquante-deux arches sur l'étang de Frontignan, pour faciliter le passage de Montpellier au port de Cette; & les deux autres sur les rivières d'Ardèche & d'Hérieu, pour une grande route qui doit aller du Saint-Esprit à Lyon; les ouvrages qu'il a fait faire pendant vingt-quatre ans, pour la conservation & l'entretien du Canal royal, les ouvrages faits pour garantir la ville d'Alais des inondations du Gardon, qui sont quelquefois si subites que, dans la dernière qui arriva en 1745, un particulier qui soupoit au premier étage de sa maison, fut tout surpris de voir entrer son cheval dans sa chambre; où cet animal avoit été chassé par l'eau qui le poursuivoit; ceux qu'il fit pour garantir à Toulouse des eaux de la Garonne, l'île de Tounis; la conduite des eaux de Carcassonne, nous supprimons,

dis-je, tous ces utiles monumens de son zèle & de sa capacité, pour en venir à son dernier & son plus bel ouvrage, à la conduite des eaux de Montpellier.

Cette belle ville placée sous le ciel le plus favorable, & jouissant de tant d'autres avantages, souffroit une privation très-incommode. Elle n'avoit point de fontaines, ou du moins n'en avoit que deux peu abondantes & d'une mauvaise qualité. On avoit bien proposé d'amener au plus haut de la ville, les eaux des sources de Saint-Clément & du Boulidou, qui sont à trois lieues ou environ de la ville, mais on avoit toujours été arrêté par les difficultés. Elles n'effrayèrent plus dès qu'on eut M. Pitot; la Ville s'en remit à sa prudence & à son habileté; il fit & refit plusieurs fois les nivellemens; & après s'en être bien assuré, il osa promettre d'amener cette eau à la place du Peyrou, lieu le plus élevé de la ville, & ne répondit autre chose à ceux qui le défioient de l'y faire monter, sinon qu'il comptoit bien l'y faire descendre; & en effet elle forme dans cette belle place une cascade de près de sept pieds de haut. Cet ouvrage dura treize ans entiers; l'aqueduc absolument bâti en pierres de taille, passe tantôt sous terre, tantôt en l'air sur un double rang d'arcades: il a fallu petarder des rochers & couper des monticules. Il fournit quatre-vingts pouces d'eau d'une très-bonne qualité, & il fait aujourd'hui l'admiration des connoisseurs & des Étrangers, qui le mettent sans hésiter au rang de ce que les Romains ont fait de plus beau en ce genre.

Depuis que M. Pitot s'étoit établi en Languedoc, il avoit fait huit voyages à Paris. Au retour du dernier en 1756, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui le mit à toute extrémité. Il se réduisit dès-lors au régime le plus sévère, il pesoit son pain & ne vivoit presque que de lait & de miel. Il se retira à Aramont, lieu de sa naissance où il se plaisoit; il cultivoit son jardin, il faisoit des modèles de machines hydrauliques, il calculoit la route des Comètes qui paroissent, & n'étoit jamais un moment oisif. C'est ainsi qu'il vécut jusqu'à la fin de 1770, qu'un crachement de sang joint à une toux continuelle, l'obligèrent à garder la chambre; il souffrit avec la constance la plus marquée ses longues

& cruelles douleurs; & après avoir reçu les secours spirituels avec la piété la plus édifiante, il vit approcher la mort avec la fermeté la plus stoïque & la résignation la plus chrétienne. Il s'étoit familiarisé depuis long-tems avec elle; il avoit fait creuser lui-même son tombeau dans l'église des Récollets d'Aramont, & il le montrait volontiers à ses amis: idée peut-être singulière, mais il faut avoir une ame bien pure, pour envisager de sang-froid un pareil objet. Il mourut le 27 Décembre 1771, âgé de près de soixante-dix-sept ans.

M. Pitot étoit d'une taille médiocre & d'une figure peu prévenante & peu agréable, mais son esprit & son génie réparoient ce défaut avec avantage. Modeste jusqu'à la timidité, il parloit peu, mais il s'exprimoit bien & toujours avec justesse & précision, ses démonstrations étoient claires & exactes, son caractère étoit doux & tranquille, & il ne cherchoit que les occasions d'obliger; aussi étoit-il généralement aimé. Sa probité & son désintéressement étoient à toute épreuve; il n'avoit jamais songé qu'à se rendre utile à ses compatriotes, & il y avoit sûrement bien réussi. Il avoit obtenu en 1748, des lettres de confirmation de Noblesse; & en 1754 il avoit été décoré de l'Ordre de Saint-Michel. Il s'étoit marié en 1738, avec Marie-Léonine de Saballoua, d'une des plus anciennes Maisons de la basse Navarre. Il a eu deux fils, l'aîné est mort en bas âge, & le second est aujourd'hui premier Avocat général de la Cour des Comptes, Aides & Finances de Montpellier, & Membre de la Société royale des Sciences de la même ville.

FIN de l'Histoire.